

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 16

Artikel: Oh, la guerre !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le temps d'autrefois.*(Journal de Lausanne, 19 juillet 1788.)*

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !
 Quand on voyait les Seigneurs Rois
 Conduire eux-mêmes la charrette
 Et travailler à la moisson
 Quand la saison
 Etais venue.

Faisant œuvre de leurs dix doigts,
 On voyait Princesses et Reines,
 De leurs brebis tondre ou filer les laines.
 Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Préparé de la main de sa grosse maîtresse,
 On savourait le lait et de chèvre et d'ânesse
 Dans la cueillère et l'écuelle de bois.
 Ah ! le bon tems que le tems d'autrefois !

On ne connaissait ni le code,
 Ni l'étiquette, ni la mode,
 Ni les habits de chaque mois.
 Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

On n'avait point de Comédie,
 Point de Vauxhall, de Kanelagh,
 D'Ombres Chinoises, d'Opéra ;
 Point de Concerts, d'Académie,
 Point de Comédiens de Bois.

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

(Vous allez, peut-être, me dire,
 Qu'aujourd'hui devait s'ennuyer,
 Qu'il fallait dormir ou bâiller ;
 Détrompez-vous, on ne savait pas lire.)

Les maris étaient moins galants...
 Les femmes étaient moins coquettes ;
 Les filles, à près de seize ans,
 Elaient encore innocentes, discrètes ;
 Elles n'allaient jamais au bois.

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Toujours fraîche, toujours féconde,
 Par de-là soixante printemps,
 Une femme avait des enfants ;
 Il est beau de peupler le monde.

De nos jours un seul fils ; et souvent à sept mois !
 Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Communiqué par PIERRE D'ANTAN.

Oh, la guerre ! — Deux soldats visitent un musée. Ils s'arrêtent longuement devant le buste d'un général.

— Hein, mon vieux, faut-y que ce soit pas rigolo, la guerre, pour charcuter un brave général à ce point.

— Eh ben oui, tout de même ; plus de jambes... plus de bras !

Amoureux, gare l'omelette !

C'est après-demain le lundi de Pâques, la fête des œufs. Il existe, à ce sujet, une jolie légende originaire du pays bressan.

Un jour, à Bourg en Bresse, arriva Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Elle séjourna quelque temps au château de Brou.

Marguerite était très grande, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi très jolie. Les gentils hommes la saluaient comme une reine et les paysans comme une fée.

Le lundi de Pâques, il y eut à Bourg assemblée et jeux de toute espèce. Les vieux tiraien de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau « jusqu'à merci » ; les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

A doncques les fillettes,
 Fiancés et jouvenceaux,
 Commengaient les rondeaux,
 Quand venaient les musettes.

Entourée des châtelaines du voisinage, Marguerite assistait à la fête.

Une centaine d'œufs étaient épargnés sur le sable ; deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une

danse du pays. C'était la coutume... Si les jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés ; la volonté même de leurs parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite prenait grand plaisir à ce spectacle, nouveau pour elle. Soudain, on entendit le son du cor et presque aussitôt apparut, en magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaité encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite, et Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie ! cria la foule.

Les deux jeunes gens, tout à la joie de leur rencontre fortuite, ne songeaient ni à leur noblesse, ni à leur maison : ils étaient absorbés par la crainte de casser les œufs.

Bah ! Le sort les favorisa comme les premiers amoureux vénus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mettant sa main dans celle de Philibert :

— Adoptons la coutume de Bresse, dit-elle.

Il se fiancèrent et les poètes du pays chantèrent le refrain :

Beaux époux de noble lignée.

Oh ! oui. — Il faut avoir bien mauvaise opinion de soi, pour ne pas vouloir paraître tel qu'on est.

L'opposition. — Madame entend parler politique et demande à son mari : Qu'est-ce que c'est donc que ce parti de l'opposition ?

— C'est toi, ma chère... dans le ménage.

Une foire.

Pour une foire, c'est une foire, que celle qui se tient en ce moment à Leipzig. Elle a lieu deux fois par an, à Pâques et à la Saint-Michel, et dure un mois.

La ville se transforme comme par enchantement et prend une physionomie pleine d'originalité et de mouvement. Des baraques viennent par centaines le long des rues ; des marchands forains s'emparent de toutes les portes cochères ; des fabricants de la montagne prennent possession de la voie publique ; des saltimbanques établissent leurs tréteaux. Soixante mille étrangers, partis de tous les coins de l'Europe et du fond de l'Amérique elle-même, font tout à coup irruption dans la ville. Si les rues de Leipzig sont littéralement transformées à l'époque des grandes foires de Pâques et de Saint-Michel, il en est de même dans la vie intérieure des familles.

Les appartements sont devenus des succursales des hôtels ; père et mère, enfants et arrière-parents couchent ensemble, pèle-mêle, dans le salon, quelquefois même dans la cuisine ; enfin, n'importe où ! Des ballots de marchandises encombrent l'antichambre, les corridors, et jusqu'aux escaliers. Bref, le Leipzickois ne s'appartient plus du jour où arrive l'étranger ; il s'efface, disparaît, pour la modeste somme de 30, 40, 50 ou 100 thalers ! Nous ne parlons ici que du petit bourgeois de Leipzig, car pour le Leipzickois, riche marchand, il ne change pas ses habitudes pour si peu ; il ne s'aperçoit de la foire que dans son comptoir.

Les industries les plus diverses se donnent rendez-vous à la foire de Leipzig et y vivent le plus fraternellement du monde, côté à côté. Les peaux, les draps et les cuirs, les trois principaux articles du marché, occupent à eux seuls

trois quartiers de la ville. Le commerce de l'horlogerie tient une autre rue. Le reste se casse un peu partout, au gré de la municipalité ou de MM. les entrepreneurs de la construction des baraques.

Pâques.

L'è déman Pâque, à cein que dit l'ermania. Lè bouibos sè redzoïant tot plean de lo vère arrevâ, cà lâi a gran tein que l'atteindant. Et no, quand on'ira dzouveno, vo rappelâ-vo assebin quemet on s'eimpacheintâve que fusse quie. Lo matin, ào sèlao lèvient, on etâi dza de poeinte po tieindre noutrè z'âo que la mère no z'avâi bailli. On lè fourrâve dein on caquelon, et, quand l'ètant couet, on vèssâve l'ide po remettre on bocon de tieintre qu'on atsetâve vè lè boutequans. L'ètai onn'affère quemet de la pufetta que faillâi mècliâ avoué onna gotta d'ide ; et pu on lè laisseva tant qu'à qu'on aussè comptâ du ion à dou ceints. Adan on lè saillessâi, on lè panâve avoué onna couenna de lard, mimameint on bourrelion, et pu on lè portâve dein na fremelhârâ, de cliau groche fremi, vo séde, que sè promenâvâ dessu, et que lâi fasant dâi galé seindâ, dâi tserrâire, dâi riò, dâi lé, qu'on arâi djurâ la carta de la Suisse Ein apri quinte lutséhye ! on tè rebattâve cliau z'âo à clli que porrâi lè tsampa lo plie lliein, quaranta pî de hiaut. Quand ein avâi ion que tsesive dessu onna pierra ào bin onna cailla de vè on bocon dura, faillâi vère lè z'eimbardje que fasâi : lo dzauno, lo bllian, tot cein sè corressâi apri quemet lè melion quand on lè fâ châota à la pudra. L'è cein que fasâi rire lè dzein que guegnivant !

Quand on lè z'avâi prâo accouli via, on croquâve avoué lè camerardo. Po quemeinci faillâi cheintre iò l'ire lo défaut po fière bet contre bet, et pu tui contre tui. Dâi coup, on rusâve, on tegnâi l'âo dein la man avoué lo pâodzo et lo lètse-potse, et à la vi que l'autre fiésâi, on fasâi caludzi lo dâ su son ào po lè prâsârva, la nelhie ein amont et clli dau camérardo sè trossâve râ.

Dâi z'autro coups on pregnâi, po croquâ, on ào de bou bin adrâi tieint, mâ faillâi sè sauva se on sè maufiâve dau tor, cein quie gâ ! L'è ver qu'assebin l'ètai 'na brouilleri.

Dâi z'autro iâdzo, on einnittâve on mài doureint on ào dein dau fémè et quand lo dedein ire bin pourri, la couquelhie vegnâi asse dura qu'on ècouelletta à café ; on pouâve croquâ sein rein risquâ. Tot parâi, à force fière, l'arrevâve que sè trossâve et pè lo perte dzinclâvâ 'na caieneri asse dzauna que dau frelin que fasâi on chet-mau de la metsance. On sè fasâi adan dâre dâi noms, dâi « caon, maulhonnito, chet-mau » et dâi dzhâanna d'autro po rire.

Et lo tantoût : quinte venagrette ! mè z'amis de Mordze ! qui pucheints saladiers on t'einsatalâve. Tsacon sa dozanna d'âo. On lè tsapliâve ein finne ruve quemet po frecassi lè truffie, et pu on cein verive bin adrâi avoué de l'oulio, dau venagro, dâo trâi z'ugnons. L'è cein qu'ètai dâo fameux ! et que vo cotâve lè côte : on avâi omète lo thorax garni et on pouâve restâ tant qu'âi dhi z'haore lo leindèman sein rein revère. Jamé ne vo pèsâve su l'estoma ; nâ pas ora lè dzein l'ant tant crouie que rein que onna veingtanna de truffie bouâlète, cein lau fâ mau. Faillâi no vère ! Quin corps on fasâi !

Lâi a oquie que m'a adi contrareyi, l'è que Pâque ne sâi pas adi lo mimo dzo ti lè z'an, na pas dâi iâdzo ào mài de mâ, dâi z'autro coup ào mài d'avri, dinse on ne sâ jamé ào justo quand l'è. Noutron fretâ, que l'è on tot malin (l'a ion de sè cousins que l'a risquâ d'eintrâ à l'écoula normâla), m'a espliquâ que Pâque l'è ào quemeincement dâo saillî po cein que, se l'ire ào mài de janvier sarâi trâo proutso de tsalande et dau boun'an ; ein fè-